

***Les amants réguliers* de Philippe Garrel**
Présenté lors de la *Semaine des Cahiers* du cinéma à la
Cinémathèque québécoise

Jacques Kermabon

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2006). Review of [*Les amants réguliers* de Philippe Garrel : présenté lors de la *Semaine des Cahiers* du cinéma à la Cinémathèque québécoise]. *24 images*, (126), 7–7.

Les amants réguliers de Philippe Garrel

présenté lors de la Semaine des Cahiers du cinéma à la Cinémathèque québécoise

par Jacques Kermabon

Paris, mai 68, les barricades, les espérances, la jeunesse, la naissance de l'amour... Avec *Les amants réguliers* Philippe Garrel se penche sur cette aube maintenant lointaine, écho de sa jeunesse. Étrangement, ce n'est que longtemps après l'avoir vu le film que s'est imposée en nous l'évidence pourtant criante du lien entre Mai 68 et Philippe Garrel. Pour autant, l'enjeu n'est pas essentiellement biographique. Non-violent, Garrel n'a d'ailleurs jamais jeté de pavé. Fin mai 68, il roulait vers la Forêt-Noire, en Bavière, pour tourner *Le révélateur*, film muet, dans un noir et blanc charbonneux, interprété par Bernadette Lafont et Laurent Terzieff. Quel autre cinéaste incarne jusqu'à aujourd'hui ce mouvement de révolte, d'opposition à une société pour le moins compassée? Combien s'en sont tenus, vis-à-vis du cinéma ambiant, à cette indépendance farouche, ce refus de se plier aux lois de la société du spectacle?

Garrel n'épuise pas son cinéma en vaines reconstitutions, il filme comme se tisse la mémoire, aux confins du rêve, par bribes, associant des nappes de souvenirs, des échardes de temps. Un travelling sur les CRS casqués, un plan fixe sur une barricade, quelques cris, l'attente, des feux sporadiques dans la nuit, une charge, des poursuites... quelques signes suffisent à rendre étonnamment tangibles le désordre, la peur, la violence.

Plus qu'aux anecdotes, *Les amants réguliers* est fidèle à un état d'esprit, une révolte romantique, celle de jeunes aux cheveux longs en rupture de ban qui ont découvert André Breton sur les murs de Paris, se sont sans doute délectés de *Nadja* et enivrés de déambulations nocturnes, et dont les songes sont habités des révolutions du passé. Ils partagent des paradis artificiels, se disent artistes, s'adonnent à la poésie, à la peinture, à la sculpture. Le film puise à ce bain

de jouvence, mais sans une once de nostalgie. Car la chair du film est moins ce passé, sur lequel est porté parfois un regard amusé, que le présent enregistré par la caméra, cette présence du monde et des acteurs qui ont prêté leurs corps aux personnages. Comment ne pas être ému par la tendresse affectueuse d'une caméra quand elle capte la malice du grand-père (Maurice Garrel) face à son petit-fils (Louis Garrel) autour d'une table de cuisine? Nous sommes au-delà du vrai et du faux. Trop de plans de cinéma donnent le sentiment de n'être que la mise en image d'une ou deux phrases de scénario. Ici, il faudrait des pages et des pages pour dire ce qui, dans ces quelques minutes, se joue de don de soi, de connivence, de douleurs rentrées et qui touche à la fois à ce que l'histoire raconte (nous sommes après Mai 68, le rêve a tourné court, mais ça ne sera plus comme avant) et à toute la complicité que partage Philippe Garrel avec ce trio et particulièrement avec son père.

Filmée par un autre, sur un autre tempo, cette histoire aurait pu prendre les allures d'une chronique sociologique, celle d'une bohème version 68 qui cherche sa voie après les espoirs nés sur les barricades. De ce groupe d'amis, tous ne sortent pas de leur jeunesse de la même manière et l'on pourrait aisément réduire leurs destins à tel ou tel déterminisme social.

«J'échappe à tout sujet, car j'en reviens toujours à une histoire d'amour», déclara un jour Philippe Garrel. *Les amants réguliers* ne font pas exception. Quoi de plus intense et de plus beau à restituer sur un écran que le regard qu'une jeune femme amoureuse adresse à celui qu'elle aime? Surtout quand il épouse les traits de Clotilde Hesme, la révélation du film. Garrel filme à fleur de peau, plus à l'écoute du moindre sourire que des mots, toujours moins parlants



que les gestes, les postures. La vie, chez lui, est toujours plus forte que l'histoire qu'il raconte. Elle prime sur la fluidité des raccords. Ses plans sont comme des pages arrachées à l'oubli, les plus émouvants, des petits miracles d'émotion qui ont la force des plus grands tableaux, de ceux qu'on ne se lasse pas de revoir. L'éphémère y côtoie l'éternité, avec des riens. Des visages, une caresse, le silence, le temps qui s'écoule, avec comme trucage des fermetures et des ouvertures à l'iris, le plus simple appareil, la voie Lumière, l'enfance de l'art. Pour peu qu'on se laisse porter par l'attention à laquelle *Les amants réguliers* nous invite, on sort de là hébété, la gorge nouée.

En 1968, Philippe Garrel avait 19 ans. Au Festival du jeune cinéma d'Hyères, présentant *Marie pour mémoire*, il reçut le Grand Prix sous les huées. Michel Simon, qui présidait le jury, l'a pris dans ses bras et lui aurait glissé ces quelques mots : «Qu'est-ce qu'on peut y faire? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?» La poésie la plus juste s'écrit avec les mots de tous les jours. On ne saura jamais vraiment pourquoi elle apparaît pour certains si difficile à entendre. ■

Les amants réguliers a été acheté par la compagnie de distribution Funfilm. Une sortie en salle est prévue pour l'été 2006.

Au moment d'aller sous presse, les autres titres pressentis pour cette Semaine des Cahiers du cinéma, présentée du 3 au 7 mai à la Cinémathèque québécoise, sont : *Histoire de Marie et Julien* de Jacques Rivette, *Pas sur la bouche* d'Alain Resnais, *Le petit lieutenant* de Xavier Beauvois, *Tropical Malady* d'Apichatpong Weerasethakul, *La porte du soleil* de Yousry Nasrallah, *Le filmeur* d'Alain Cavalier, *Basse-Normandie* de Patricia Mazuy, *Conte de cinéma* de Hong Sangsoo et *La Ciénaga* de Lucrecia Martel.